

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le meurtre, point final

Jacques Marchand, *Les vents dominants*, Montréal, l'Hexagone, 1999, 144 p.

Lise Tremblay, *La danse juive*, Montréal, Leméac, 1999, 144 p.

Madeleine Ouellette-Michalska, *Les sept nuits de Laura*, Lachine, la Pleine Lune, 1999, 124 p.

André Brochu

Number 96, Winter 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37485ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brochu, A. (1999). Review of [Le meurtre, point final / Jacques Marchand, *Les vents dominants*, Montréal, l'Hexagone, 1999, 144 p. / Lise Tremblay, *La danse juive*, Montréal, Leméac, 1999, 144 p. / Madeleine Ouellette-Michalska, *Les sept nuits de Laura*, Lachine, la Pleine Lune, 1999, 124 p.] *Lettres québécoises*, (96), 20–21.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Jacques Marchand, *Les vents dominants*, Montréal, l'Hexagone, 1999, 144 p., 17,95 \$.

Lise Tremblay, *La danse juive*, Montréal, Leméac, 1999, 144 p., 19,50 \$.

Madeleine Ouellette-Michalska, *Les sept nuits de Laura*, Lachine, la Pleine Lune, 1999, 124 p., 17,95 \$.

Le meurtre, point final

Dans leur conclusion, deux romans très réussis (le troisième l'est moins) nous mettent impromptu devant un meurtre — qu'en penser ?

ROMAN
André Brochu

EN LISANT LE TRÈS BEAU ROMAN DE JACQUES MARCHAND *Les vents dominants*, je me suis demandé si l'absence, en lui, de dimension idéologique — explicite, en tout cas — pouvait être considérée comme une lacune, ou si elle n'était pas plutôt le signe d'une époque qui aurait dépassé l'interrogation sur elle-même pour vivre dans un présent sans préjugé, moral ou autre — totalement disponible devant ce qui advient.

Un fascinant enfant

Tout ce qui arrive dans la vie de Guillaume, le narrateur, est reçu, absorbé, digéré par lui comme quelque chose de parfaitement prévisible et qui n'appelle aucun commentaire, qu'il soit d'ordre éthique ou métaphysique. À cet égard, le roman peut sembler purement événementiel, faire figure d'*histoire* sans plus, superbement racontée, mais sans prolongement et juste propre à susciter une réflexion globale sur une société qui a évacué l'humain. Le roman tout aussi remarquable, tout aussi merveilleusement écrit de Michael Delisle, que j'ai recensé dans ma précédente chronique¹, présentait le même caractère de représentation autosuffisante — une représentation qui constitue discrètement quelque terrible remise en cause de tout, en racontant l'immédiat avec une sage application.

Appliqué et pourtant désinvolte, tel est bien le ton du récit que fait le personnage de Jacques Marchand, un jeune homme de seize ans, un « cerveau » (il est « le plus jeune étudiant de l'Université de Washington », p. 16), pris dans une situation familiale fort complexe. Sa mère, divorcée, est médecin à Abidjan, son père vit avec une États-Unienne à Tacoma, dans l'État de Washington ; mais père, belle-mère et lui-même viennent s'installer à Westmount chez Paule, une ancienne (?) maîtresse de Scott. Et voilà que Guillaume s'éprend de Paule, qui rend à l'enfant — au sens large du mot... — son sentiment ; ils font l'amour, Brenda (la belle-mère) les surprend, Guillaume s'enfuit en

voiture et se réfugie au fond des bois. Tout finit apparemment par s'arranger, Guillaume revoit Paule qui lui manifeste peu d'intérêt, et vlan, il lui tranche la gorge, en plein parc de Westmount. À la suite de quoi on l'interne pendant quatre ans « dans un institut plus carcéral que psychiatrique » (p. 125), mais cette dernière péripétie est racontée d'avance, sur le mode de la prolepse ; de sorte que le récit expire, si l'on peut dire, sur la scène du meurtre. À quelques lignes près toutefois, pendant lesquelles le narrateur continue de s'adresser à celle qu'il aime, comme il le fait depuis le début du roman. Tout le récit est la reconstitution minutieuse du parcours qui aboutit à l'acte fatal, et Guillaume espère arriver, par le ressassement précis, à « atténuer [l']emprise » (p. 140) de Paule sur lui, mais en vain.

C'est avec un art consommé que le narrateur agence les éléments de la situation narrative et qu'il amène à point nommé la solution des petites ou des grandes énigmes semées en passant.

Un enfant génial, des adultes qui travaillent dans la sphère des médias, cinéma, télévision, toutes ces individualités fortement typées, décrites avec une intelligence qui va jusqu'à ressusciter, sans ses travers, l'analyse psychologique, voilà qui fascine grandement le lecteur. On se demande toutefois si l'histoire, faute de prolongements symboliques ou moraux, n'est pas un cran au-dessous de ce que les personnages, le ton permettent d'espérer. Certes, on peut réfléchir longuement sur le comportement de Guillaume, revenir sur les différentes circonstances de sa vie, s'interroger sur la profondeur, la nature réelle de son amour pour Paule. En somme, une fois que tout est dit — et avec quelle fascinante précision ! —, tout reste encore à comprendre, l'énigme renaît plus éclatante. Mais l'auteur peut-il ainsi s'enfermer dans la question pure, refuser au lecteur tout élément de réponse ?

La grosse femme de Tremblay (Lise)

Malgré la différence de ton, le roman de Lise Tremblay présente d'étonnantes ressemblances avec *Les vents dominants*. L'univers où évolue Guillaume était celui des gens des médias (cinéma, télévision) et le père de la narratrice, dans *La danse juive*, est un auteur de téléseries très en vue, fréquemment interviewé dans les magazines à grand tirage. Les parents de Guillaume comme ceux de la narratrice ont divorcé, ce qui a laissé de profondes blessures (camouflées, mais faciles à reconnaître) chez l'un et l'autre. Il s'agit de récits à la première personne,



Jacques
Marchand



Lise
Tremblay

fortement centrés sur le narrateur. Vers la fin du roman, une situation de tension amène le personnage à se réfugier dans les solitudes du Nord (Guillaume s'égaré en forêt ; la narratrice de *La danse juive* rend visite à la famille de son père, qui vit dans un village isolé en plein bois). Et au retour, dans les toutes dernières pages du livre, le personnage, armé d'un couteau, égorge l'être qui compte le plus pour lui — Paule, dans le cas de Guillaume ; son père, dans le cas de la narratrice. Ce meurtre, dans les deux livres, peut surprendre car il ne semble aucunement prémédité ; mais, à la réflexion, il apparaît comme la conclusion naturelle de la situation intérieure du personnage, jusque-là signifiée par des gestes, des attitudes quotidiennes.

L'écriture de Lise Tremblay, même si elle n'a pas l'acuité et la perfection formelle de celle de Marchand, est d'une grande richesse et se fait aussi présente, aussi lancinante qu'une *voix*. Plusieurs brefs leitmotifs ponctuent l'évocation d'une obsession, celle d'une obésité qui déstabilise de plus en plus la narratrice, en même temps que ses rapports avec son entourage se font plus difficiles. Après la Laura Cadieux et l'inoubliable

Grosse Femme de Michel Tremblay, après la

Juliette Pomerleau d'Yves Beauchemin, le personnage sans nom, *je* à l'état pur, de Lise Tremblay présente une variante plus intérieure de l'obèse, en l'occurrence condamnée, par sa position extrême dans l'existence, au dualisme d'un réel peuplé de gens très gros ou très maigres, d'un réel trop chaud ou trop froid, trop propre ou trop sale, un réel où les êtres qu'on aime sont *déplacés* (la mère) ou d'un *autre monde* (Mel, le gros amant juif), où les odeurs sont fascinantes car il y a une odeur de l'obésité, qui sert en quelque sorte de paramètre aux autres. Et à travers toutes ces sensations vécues, comme le point d'un tableau à partir duquel s'ordonne la perspective, s'impose le mépris du père pour son enfant. De là le meurtre de la fin, qui se passe peut-être mieux de précautions idéologiques que celui des *Vents dominants*.

Laura... Laura pas

Le dernier roman de Madeleine Ouellette-Michalska, malgré ses côtés bien concrets, côtoie l'abstraction car il est difficile de percevoir ce qui fait l'unité de ses sept chapitres. Ils correspondent à autant de « nuits » de l'héroïne, Laura, mais il ne faut pas entendre ces unités de temps dans un sens trop strict. Quant à l'unité d'action, elle est problématique. Entre l'existence quotidienne (et plate), l'écriture, les pâles événements — fêtes, soirées, visites touristiques — et les accès de rêve où l'imaginaire prend sa revanche sur le vide des choses et de la vie, des liens assez indécis se tissent, qui ne constituent pas une intrigue. Des scènes émergent, qui se veulent une satire de la vie en société, des milieux mondains où artistes et écrivains, reçus avec condescendance, subissent le mépris d'aristocrates ou de gens haut placés dans la sphère diplomatique. Scènes délibérément stéréotypées, que relève un brin d'onirisme ou d'érotisme.

Il y a surtout le rapport de Laura avec le désir et les mots. Elle cherche l'infini et voudrait l'écrire, faute de pouvoir le vivre. Son compagnon, Christian, est lui aussi écrivain. Ils font admirablement l'amour, mais cela ne suffit pas car le temps est là, qui érode tout. À la fin, une orgie à saveur de fusion originelle vient tout raccommoier, renouvelle la ferveur amoureuse : « Elle l'attire à elle et il l'étreint avec passion, puisant en elle ce qui fera son écriture plus légère et plus heureuse les prochains jours. » (p. 122) Dénouement d'un drame à peine esquissé, qui montre surtout que la vie a pour seul but d'alimenter l'œuvre sacro-sainte, selon une idéologie très convenue de l'écriture.

Quand elle réussit à articuler littérairement sa perpétuelle méditation sur l'existence, Madeleine Ouellette-Michalska peut aller très loin. Elle évite alors le péril du cliché, de l'image incongrue, de la formulation maladroite. Malheureusement, tel n'est pas le cas dans son dernier ouvrage.

1. Michael Delisle, *Le désarroi du matelot*, Montréal, Leméac, 1998, 140 p. Voir « Tout est possible, mais... », *Lettres québécoises*, n° 95, automne 1999, p. 20.



Voix et image S

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Consacrée à la littérature québécoise, *Voix et Images* est publiée trois fois l'an par le Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Chaque numéro comprend un dossier sur un écrivain ou une écrivaine, ou sur un thème spécifique, des études sur des œuvres de la littérature québécoise et des chroniques sur l'actualité littéraire.

1 an (3 numéros):

Canada, 35 \$; étranger, 40 \$; étudiant, 21 \$.

2 ans (6 numéros):

Canada, 63 \$; étranger, 73 \$; étudiant, 37 \$.

Le numéro: n^{OS} 1 à 32: 5 \$; n^{OS} 33 à 62: 10 \$; n^{OS} 63 et +: 13 \$ (taxes en sus)

Collection:

Soixante (60) numéros, au prix de 300 \$.

Les chèques ou mandats doivent être faits à l'ordre de:

Service des publications
Université du Québec à Montréal
C.P. 8888, succursale «A»
Montréal (Québec)
H3C 3P8
Canada
Téléphone: (514) 987-7747

Madeleine
Ouellette-
Michalska